Le pape François au chevet des chrétiens d'Irak

Le pape rencontrera aussi l'ayatollah chiite Ali Al-Sistani samedi, pour approfondir le dialogue avec les musulmans

C'est la fin de quinze mois de confinement, durant lesquels il a eu le sentiment d'être *« en cage »*. Le pape François, qui n'avait plus voyagé à l'étranger depuis son retour du Japon, en novembre 2019, en raison de la pandémie de Covid-19, doit se rendre en Irak du vendredi 5 au lundi 8 mars pour conforter des communautés chrétiennes très fragilisées et poursuivre son dialogue avec le monde musulman, versant chiite, cette fois. C'est la première fois qu'un chef de l'Eglise catholique foulera la terre où la Bible situe la naissance d'Abraham, patriarche dont se réclament les traditions juives, chrétienne et musulmane. Jean Paul II avait tenté, en vain, d'y aller en 2000. Son indirect successeur argentin a mis toute son opiniâtreté pour y parvenir. Il a saisi pour cela *« le premier moment possible »* pour ce voyage qui était *« urgent »*, a indiqué le porte-parole du Vatican, Matteo Bruni, mardi 2 mars. Mais les organisateurs ont dû tenir compte d'une situation sécuritaire compliquée.

Un double attentat, revendiqué par l'organisation Etat islamique (EI), a fait 32 morts sur un marché de Bagdad le 21 janvier, soit l'attaque la plus meurtrière depuis trois ans. Des tirs de roquettes ont aussi visé des intérêts américains ces dernières semaines, comme mercredi 3 mars, sur la base aérienne d'Aïn Al-Assad, dans l'ouest du pays, tuant un sous-traitant civil américain. Le Saint-Siège a également dû attendre une accalmie de la crise gouvernementale qui a suivi les manifestations réprimées dans le sang (près de 600 morts) de l'automne-hiver 2019-2020. François rencontrera le premier ministre, investi il y a neuf mois, Mustafa Al-Kadhimi, et le président Barham Saleh, alors que des élections législatives anticipées sont annoncées pour octobre.

Reste le risque lié à la situation sanitaire : le pape et sa suite ont été vaccinés, mais pas les Irakiens. Comment éviter que sa venue et les rassemblements qui l'accompagnent ordinairement ne deviennent des foyers de propagation du virus ? La situation s'est dégradée en Irak ces dernières semaines, avec environ 4 000 contaminations par jour. On a appris dimanche que le nonce (l'ambassadeur) apostolique lui-même, Mitja Leskovar, rouage essentiel des préparatifs et chez qui doit loger le pontife, venait d'être testé positif.

Une affiche annonçant la visite du pape François prévue samedi à Nadjaf, en Irak, mercredi 3 mars.
ANMAR KHALIL/AP

Différentes communautés

Les autorités irakiennes ont annoncé un confinement total pour la durée de la visite pontificale. Il n'y aura pas de bain de foule. Le pape doit se déplacer dans une voiture couverte – et peut-être blindée –, afin de réduire le risque d'attroupements. Les églises et autres lieux de rassemblement seront soumis à une jauge stricte. Mais des regroupements doivent avoir lieu, au moins dimanche, à la messe dans un stade d'Erbil d'une capacité de 28 000 personnes et pour laquelle 10 000 invitations auraient été distribuées, ainsi qu'aux alentours des aéroports empruntés.

Cela fait des années que le pape jésuite souhaitait aller en Irak. Il aurait voulu pouvoir s'y rendre dès 2014, quand, en juin, l'EI s'est emparé de Mossoul puis de la plaine de Ninive, où vivaient de nombreux chrétiens. Quelque 120 000 d'entre eux en auraient alors été chassés, en direction du Kurdistan irakien. *« François a voulu venir voir les réfugiés à Erbil, mais cela n'a pas été possible »*, affirme aujourd'hui le cardinal Louis Raphaël Sako, le patriarche des Chaldéens, l'une des communautés présentes dans le pays depuis les premiers temps du christianisme. A l'époque, il avait dépêché sur place le cardinal Fernando Filoni, ancien nonce en Irak au moment de la deuxième intervention américaine, en 2003, et avait écrit une *« lettre aux chrétiens du Moyen-Orient »* dénonçant une *« récente et préoccupante organisation terroriste* (...) *qui commet toutes sortes d'abus et de pratiques indignes de l'homme »*.

« A Noël 2015, témoigne Amir Jajé, un dominicain irakien investi dans le dialogue interreligieux, *le pape avait téléphoné aux réfugiés chrétiens à Erbil et leur avait dit : "Je viendrai". »* Un peu plus tard, pour manifester sa proximité avec ces chrétiens pris dans les crises du Moyen-Orient, il avait fait cardinaux Mario Zenari, le nonce apostolique en Syrie, en 2016, et Louis Raphaël Sako en 2018. Lors de sa visite, François souhaite donc aller à la rencontre des différentes communautés chrétiennes du pays (chaldéens, assyriens, syriaques catholiques, orthodoxes, etc.), dont le nombre des fidèles demeurés sur place a fondu en vingt ans. Vendredi en fin d'après-midi, il doit rencontrer le clergé et les religieux dans la cathédrale syriaque catholique de Bagdad, celle-là même où, le 30 octobre 2010, un commando d'Al-Qaida avait pénétré pendant une messe, faisant périr 58 personnes.

Samedi, il est prévu qu'il célèbre une messe dans la cathédrale chaldéenne de Bagdad, avant de se rendre dans le nord du pays, dimanche. A Mossoul, dans la vieille ville encore dévastée, il doit dire une prière pour *« les victimes de la guerre »*. Puis prier l'angélus dans l'église de l'Immaculée-Conception, à Karakoch, dans la plaine de Ninive. En fin d'après-midi, à Erbil, où se trouvent encore de nombreux réfugiés, notamment chrétiens, il devrait célébrer une messe.

Cela fait des années que le pape jésuite souhaitait aller en Irak. Il aurait voulu pouvoir s'y rendre dès 2014

Voir « l'ensemble des Irakiens »

Le pape ne vient pas seulement parler aux chrétiens. *« Il ne vient pas consolider les chrétiens contre les autres composantes de la population,* insiste Pascal Gollnisch, le directeur général de l'Œuvre d'Orient, qui aide les populations sur place. *Il vient vers l'ensemble des Irakiens. »* Le geste sans doute le plus significatif est sa rencontre privée, prévue samedi à Nadjaf, avec l'ayatollah Ali Al-Sistani, l'une des principales autorités spirituelles du chiisme. Ce sera le premier contact à ce niveau entre cette branche minoritaire de l'islam et le Saint-Siège.

Circonstances historiques aidant, depuis son élection en 2013, François a consacré une part importante de son activité à dialoguer avec des acteurs musulmans, qu'ils soient politiques ou religieux, dans le but de désamorcer toute idée de conflit entre religions et, après 2014, à pousser ses interlocuteurs à prendre position contre le terrorisme et, plus largement, l'utilisation politique d'une religion. *« Ce serait beau que tous les leaders musulmans – politiques, religieux ou universitaires – parlent clairement et condamnent ces actes* [de terrorisme]*, parce que cela aiderait la majorité du peuple musulman à dire "non" »*, avait-il commenté en novembre 2014, après une rencontre avec Recep Tayyip Erdogan, en Turquie.

Ses efforts se sont surtout déployés en direction du monde sunnite. Il a ainsi établi de bonnes relations avec le grand imam de l'université égyptienne Al-Azhar, Ahmed Al-Tayeb. Il l'a rencontré à de nombreuses reprises – au Vatican, au Caire, à Abou Dhabi –, mettant fin, entre le Saint-Siège et l'université, à une brouille de dix ans. Un tollé s'était déclenché dans une partie du monde musulman à la suite d'un discours prononcé par Benoît XVI à Ratisbone, en 2006 – une citation laissait entendre que la violence était intrinsèque à l'islam. La brouille avait ensuite été réactivée en 2011 par l'appel du pape allemand à protéger spécifiquement les chrétiens, après un attentat contre une église d'Alexandrie. L'université Al-Azhar avait alors gelé ses relations avec le Vatican.

Le pape François fait grand cas d'un « Document sur la fraternité humaine », cosigné par lui et par Ahmed Al-Tayeb, en février 2019, à Abou Dhabi. Il s'agit d'un appel à s'engager *« pour répandre la culture de la tolérance, de la coexistence et de la paix »*. Ce texte affirme que les guerres, les haines, la violence ne sont pas le fait des religions mais *« le fruit de la déviation des enseignements religieux, de l'usage politique des religions »* et demande *« à tous de cesser d'instrumentaliser les religions* (...) *et d'utiliser le nom de Dieu pour justifier des actes d'homicide, d'exil, de terrorisme et d'oppression »*.

« Visite de courtoisie »

La composition religieuse de l'Irak lui donne l'occasion d'un dialogue avec la composante chiite, dont se réclament 60 % d'Irakiens. Obtenir la signature de l'ayatollah Ali Al-Sistani au bas d'un document semblable est-il envisageable ? Même s'il a *« insisté »* pour qu'un texte du même ordre soit *« signé avec les chiites »*, le patriarche Sako, très impliqué dans la préparation de la visite, n'est *« pas sûr »* que cela puisse se faire dès à présent. *« Cela intervient en général au terme d'un processus de rencontres et de dialogue »*, observe Pascal Gollnisch, ajoutant que ce sera la première fois que les deux hommes se parleront. Le Vatican qualifie d'ailleurs la rencontre de *« visite de courtoisie »*.

Les deux autorités religieuses n'auront sans doute pas de mal à se mettre d'accord sur l'un des concepts politiques mis en avant par le « Document sur la fraternité humaine », celui de « citoyenneté », fondé sur l'égalité de droits et de devoirs, par opposition à celui, jugé *« discriminatoire »*, de « minorités », *« qui porte en lui les germes du sentiment d'isolement et de l'infériorité »* et *« prépare le terrain aux hostilités et à la discorde »*. Dans la crise politique traversée l'Irak depuis dix-huit mois, l'ayatollah Al-Sistani a pris position en faveur des manifestants, qui réclamaient, outre des changements politiques, la fin des divisions confessionnelles. Se réclamant Irakiens avant tout, ils visaient principalement les partis religieux chiites liés à l'Iran et leurs milices.

Le pape François *« va parler de paix et de réconciliation,* anticipe le patriarche Sako. *Les chrétiens ont un rôle à jouer dans la société irakienne. » « Les jeunes se sont révoltés contre ce système de sectarisme religieux et ils ont dit : "Nous sommes avant tout Irakiens"*, analyse Amir Jajé. *Le pape va passer le message que nous sommes tous frères, tous fils d'Abraham. »* D'ailleurs, juste après la rencontre avec l'ayatollah Al-Sistani, une rencontre interreligieuse doit avoir lieu près de Nassiriya, dans la plaine de l'antique ville d'Ur, avec des représentants de toutes les confessions présentes dans le pays. Sous l'égide d'Abraham, qui y serait né. ■

CÉCILE CHAMBRAUD

LE CONTEXTE

CHRÉTIENS D'IRAK

En 2003, quand Saddam Hussein est renversé, l'Irak compte 1,5 million de chrétiens, sur 25 millions d'habitants. La communauté s'est réduite au fil des crises : l'invasion américaine de 2003, la guerre civile de 2006 à 2008 ; puis la conquête, en 2014, d'un tiers du pays par l'organisation Etat islamique, défaite fin 2017. Aujourd'hui, les chrétiens seraient entre 300 000 et 400 000 pour 40 millions d'habitants, selon William Warda, qui dirige l'ONG Hammourabi.

L'AYATOLLAH AL-SISTANI

Samedi 6 mars, le pape François doit rencontrer l'ayatollah Ali Al-Sistani, la plus haute autorité chiite d'Irak, à Nadjaf. Ce tête-à-tête est un événement pour la population musulmane du pays, à 60 % chiite et à 37 % sunnite. Il s'inscrit dans une volonté du pape d'approfondir son dialogue avec les dignitaires musulmans après la signature, en février 2019, d'un Document sur la fraternité humaine avec le grand imam sunnite de l'université Al-Azhar, Ahmed Al-Tayeb.